

ÉTUDE COMPARATIVE

SUR

LA LANGUE BERBÈRE.

(Troisième et dernier article.)

« Les recherches à venir nous apprendront de quelle manière
« cette grande chaîne de Berbers, que l'unité de langage réunit
« en un seul tout, s'est répandue autour de l'immense océan de
« sable, depuis le golfe arabique, à travers l'Afrique septentrio-
« nale, la Nubie, les oasis, l'Atlas, jusqu'aux îles Canaries. »

K. RITTEN, *Afriq.*, trad. franç., t. III, p. 189.

On a pu remarquer, dans la citation empruntée à M. Berthelot, un autre titre de fonction ou de dignité, *guayr*, qui signifie plus largement *vieillard, conseiller, chef*, c'est le mot berbère *am-ghar*, qui veut dire aussi *vieillard, chef, cheick* des Arabes; il n'y a que la différence du *m* préfixe, signe de l'adjectif, dont il a été déjà plusieurs fois parlé et qui, en berbère aussi, est, ou non, employé suivant les dialectes, ainsi que nous l'avons vu, entre autres, pour les dérivés de *zouar*. De même, en guanche, on disait *A-K'ORAN* pour le berbère *AME-K'RAN*, *grand, le grand* par excellence, *Dieu*.

Les noms de nombre, cette partie si essentielle du langage, offrent, d'après les variantes du Génois *Nicoloso da Recco* et de l'Espagnol *Abreu Galindo*, les rapprochements suivants :

Guanche.	Berbère.	Guanche.	Berbère.
1. <i>Ben, ven,</i>	<i>ouen, m.</i> ¹	6. <i>Set,</i>	<i>saz, m.</i>
<i>Nait,</i>	<i>yat, f.</i>	<i>Sasetti,</i>	<i>sozet, f.</i>
2. <i>Lini,</i>	<i>sin, m.</i>	7. <i>Sat,</i>	<i>sa, m.</i>
<i>Smetti,</i>	<i>sénat, f.</i>	<i>Satti,</i>	<i>sat, f.</i>
3. <i>Amiat,</i>	} <i>scharet, m. f.</i>	8. »	<i>tam, m.</i>
<i>Ameletti,</i>		<i>Tametti,</i>	<i>tamet, f.</i>
4. <i>Acot,</i>	<i>koz, m.</i>	9. »	
<i>Acodetti,</i>	<i>kozet, f.</i>	<i>Alda,</i>	<i>tza, m.</i>
5. <i>Cansa,</i>	<i>summos, m.</i>	10. <i>Marago,</i>	} <i>marao, m.</i>
<i>Samusetti,</i>	<i>summoset, f.</i>	<i>Marava,</i>	

¹ Ici, comme pour les pronoms, je n'emploie que les formes les plus appropriées à ma démonstration; on trouvera un tableau de variantes dialectiques dans le 4^e vol. de la trad. de l'*Hist. des Berb.*, par M. de Slane, p. 508, 509.

Dans le berbère, cinq de ces noms, savoir : ceux des nombres 2, 5, 6, 7, 8, 9, se rattachent plus ou moins manifestement à ceux des langues sémitiques.

Dans le guanche, le premier nom de chaque nombre est celui de *Galindo*, le second celui de *da Recco*; on voit que les différences ne proviennent souvent que de ce que le second auteur a rapporté le nom féminin, le premier le nom masculin. Cinq seulement de ces noms, ceux des nombres 5, 6, 7, 8, 9, se relie visiblement aux sémitiques. Le dernier paraît formé de l'article arabe *al* et de *da* égal au berbère *tza*, *tès*, abréviation lui-même de *tessáa*.

Il est probable qu'en berbère, chez les Beni-Mzab, *scharret*=3 (*crad*, *carad*, m., *cradet*, *caradet*, f., dans d'autres dialectes) est pour *tsletsá*, *tlèta*, le *lam* étant changé en *resch*, comme la linguistique en fournit maint exemple. Le mot guanche correspondant n'a de rapports ni avec ce nom, ni avec aucune autre variante berbère ou sémitique; j'en reparlerai plus loin.

Merao, 10, me paraît se rattacher aussi aux idiomes sémitiques par la mutation de *lamed* en *resch*, c'est-à-dire que ce nom dérive de מלא, *implere*, *complere*. Ce terme achève, complète en effet, en guanche et en berbère, le cercle de la nomenclature numérale; les suivants ne sont que des combinaisons des neuf précédents avec celui-ci. Le chaldéen possède un verbe מרא. *sagínatus*, *pinguis fuit*, dont Gesenius dit, à la p. 614 de son *Lexicon*: sed nescio tamen, sit ne potius ab implendo, ut מרא. ברא prope accedat ad מלא. Cette variante orthographique rappelle le grec μάριον comparé au latin *mille*. Toutefois, l'application à la nomenclature numérale dans le sens spécial dont il s'agit est exclusivement propre au guanche et au berbère; elle paraît donc constituer un caractère particulier d'affinité entre ces deux langues.

D'un autre côté, les variantes guanches du nombre 2, *lini*, *smetti*, sont vraisemblablement des altérations des noms sémitiques *sini*, *snetti*.

Il reste donc, pour le berbère propre, deux noms qui lui appartiennent exclusivement, *ouen*=1, *cor*=4. N'est-il pas concluant que ces noms se retrouvent en propre aussi dans le guanche?

Enfin, indépendamment de plusieurs autres mots isolés qu'on trouvera dans le mémoire de M. Berthelot ou sur lesquels j'appuierai ci-après chemin faisant, il y a un autre moyen de comparaison auquel on attache, à juste titre, une importance majeure, bien qu'on l'ait, jusqu'à présent, à mon sens, mal mis à profit; il consiste en deux phrases qui servaient comme de verset et de

répons à deux personnes allant offrir des présents au roc escarpé qui se dresse, ainsi qu'un immense obélisque, au centre de l'île de Palma, dans la profonde vallée d'Acero, et que les habitants vénéraient sous le nom d'*Idafe*¹. Ce court dialogue a été transmis ainsi :

Y GUIDA Y YGUAN, IDAFE ?

GUERYERTE Y GUANTARA.

Tomberas-tu, Idate ?

Donne-lui, il ne tombera pas.

Je ne reproduirai pas les explications de Glas et de M. Berthelot, qui ne paraissent pas admissibles. J'y substitue cette interprétation qui me semble plus naturelle.

IGUIDAY me paraît une altération de OUIDAGH, *J'apporte, je viens offrir*. L'emploi de G pour O suivi de U existe dans plusieurs dialectes berbères; ainsi l'on dit suivant les lieux, AGUEL et AOUEL, *langage*, OUEN et GUEN, *un*. Quant à *ay* pour *agh*, on en a des exemples avérés dans plusieurs transcriptions de mots guanches et, en berbère même, comme M. Newman l'a fait remarquer, la préformante *ai* ou *ay* d'une forme anomale du prétérit est quelquefois remplacée par *ag*.

IGUANI = GUEN est la 3^e p. s. m. du prétérit ordinaire de GUEN, *se coucher*, pour le futur, c'est à savoir : *Il s'est couché pour il se couchera ? Se couchera-t-il, Idate ?*

Le répons doit être divisé ainsi : GUER, OUR ITGUEN ARA, *jette, il ne se couche pas pour il ne se couchera pas*. GUER n'a pas besoin d'explication; en se reportant à l'une des phrases de M. Berthelot (« d'autres fois c'étaient des victimes entières qu'on sacrifiait au « rocher de la vallée en les précipitant du haut des escarpements »), nous pouvons voir combien le terme est approprié à la circonstance. *Our... ara, ne pas*, est le mode le plus usuel de la négation verbale. *Itguen* est une forme de la 3^e p. s. m. de l'aoriste dont le dictionnaire kabyle de M. Brosselard offre des exemples presque à chaque page. Ainsi : SIG OU THIL, *examiner*, ISSAG OU ITHAL, *il a examiné*, ITSIG OU ITTHILI, *il examine*. Mais je pense que ces exemples ne tiennent pas simplement à une formation de personne et de temps; ils me paraissent se rattacher à la voie ver-

¹ Ce nous paraît signifier *Mont-Blanc*; en effet, d'une part, le radical *id* paraît enfermé dans le féminin ou diminutif T-ED-AT *colline*, et dans *Te-ide*, nom du fameux pic de Ténériffe; d'une autre part, *ife=af* du dialecte de Ghadam veut dire *blanc*. On trouve aussi ce thème en kabyle sous la forme abstraite ou féminine T-AF-AT *clair, clarté, blancheur* (clarté ou blancheur de la lune, par ex.)

bale qui a *t* préfixe pour caractéristique, en sorte que le sens littéral de notre phrase serait : *Il ne se fera pas tomber, il ne se laissera pas tomber*. Dans le répons tel qu'il a été transmis, il y a, en outre, à la suite du même verbe un autre *t*, *tegnant*. On trouve pareille particularité dans ces proverbes kabyles rapportés par Shaw : ERGEZ OUFFALI OUR ITAGADT IKRA, *un homme de bien ne craint rien*; ERGEZ DEFOUAL TAGADT, *un homme méchant craint*. Nous devons d'abord remarquer ici aussi le *t* préfixe; c'est le signe de la voie verbale fréquentative qui s'adapte très-bien aux propositions dont il s'agit : on le trouve de même dans cette maxime du Dictionnaire de M. Brosselard au mot *Craindre*; AGGAD ZEG'OUIN OUR ITAGGAD ARA ZEG RABBI, *crains celui qui n'a point l'habitude de craindre Dieu*. Mais le *t*, suffixe, s'il n'est point marqué par erreur, ne me paraît explicable qu'à la condition qu'on le considère comme une modification, soit de l'adverbe *ed*, suivant l'opinion de M. de Slane, soit de la terminaison du prétérit *ed* ou *d* indiquée par M. Newman. Dans le premier cas, on aurait, pour la phrase guanche le sens très-naturel encore : *Il ne se laissera pas tomber en ce moment*. Mais cette application ne se concilierait guère avec les proverbes de Shaw qui impliquent un état permanent. La seconde hypothèse serait ici seule acceptable, et ce fait confirmerait l'énonciation de M. Newman, à moins, je le répète, que la présence de ce *t* dans les deux cas ne soit regardée comme erronée. A part ce point très-secondaire, le dialogue guanche me paraît incontestablement du pur berbère.

Je pense donc qu'on peut revendiquer pour le berbère en général les rapports particuliers que le guanche peut offrir avec l'égyptien ou l'éthiopien. Je vais, si je ne m'abuse, en signaler plusieurs.

Je reprends les noms de nombre. Je laisse de côté ceux qui sont purement sémitiques, bien que plusieurs se trouvent aussi en égyptien; il est plus probable que ceux du guanche, ainsi que du berbère, ont été introduits par les Phéniciens ou mieux par les Arabes. Je ne m'attacherai qu'aux trois noms spéciaux du guanche. Le premier, *ben* ou *ven* = le berbère *ouen*, 1, n'existe pas avec cette valeur expresse en égyptien; on a vu déjà que, dans cette langue, cette signification appartient à *oua*, qui figure d'ailleurs aussi dans le dialecte kabyle. Mais *ouen* existe en égyptien avec le sens *quidam*, *aliquis*, et ce sens a assez de rapport avec celui des noms de nombre pour qu'on admette l'analogie, d'autant plus que celui-ci en berbère a assez souvent aussi la même acception; ainsi, en chelah : « ILLA YAN OGUPELLID, *erat quidam rex...* »

Le nom de nombre 3, *amiat*, *ameletti*, est remarquable par son exclusive singularité ; nous avons vu qu'il ne se rapporte ni au berbère ni à aucune variante sémitique. Je crois qu'on peut en trouver l'origine dans l'égyptien. J'y vois le nom copte τ. *scho-mnt*, *schmnt*; M. *schomt*, *schomti*; B. *schament*, *schamet*, qui fait aussi exception en ce qu'il est étranger aux langues sémitiques. Le *schei*, à raison de la difficulté de la prononciation, est tombé, ce qui donne, pour le baschmourique par ex. (sch) *ament*, (sch) *amet*. A *amet*, correspond le guanche *amiat*; à *ament*, *amelot-ti*, par la mutation du N en L, mutation fréquente en linguistique, et la terminaison *ti* du dernier cas représente la même terminaison du memphitique *schomti*; on reconnaît ce lien avec l'égyptien dans les nombres suivants, même dans ceux empruntés aux langues sémitiques, *acod-etti*, *samus-etti*, *sas-etti*, *sal-ti*, *tam etti*.

Acot, *acod*, répondant au berbère *koz*, *oggouz* = 4, semble, au premier abord, n'avoir aucune similitude littérale avec les noms équivalents soit en égyptien, soit en sémitique. Mais, en étudiant ce mot avec la clef analytique donnée par M. Lepsius, *zwei sprachvergl, Abhandlung*, 2^e part., on découvre facilement un rapport exact avec le nom égyptien, et ce rapport est d'autant plus digne d'attention; qu'ici encore il n'y a, de part et d'autre, aucune analogie avec les langues sémitiques; l'affinité est exclusive entre le berbère et l'égyptien. Le nom égyptien est *ftou*. M. Lepsius le décompose en *lou*, avec un *r* tombé, soit τ = 3, plus *r* ou *p* = 1. La démonstration, qui me paraît solide, prendrait ici trop de place; je renvoie donc au curieux ouvrage du savant de Berlin. Dans les variantes berbères, *aco-t*, *aco-d*, *ko-z*, nous voyons d'abord le second élément, le τ ou des équivalents alphabétiques 1. *Ac*, *k*, *ogg*, doivent donc répondre au premier élément *r* ou *p*. En effet, Lepsius fait remarquer l'équivalence de *p* et de *k*, *q*, d'abord et avec beaucoup de détails d'une manière générale, puis, dans le cas particulier, en rapprochant du mot égyptien les mots sanscrit, grec, latin *ca-tur*, *πέντε*, *qua-tuor*. En sorte que, dans la plus simple expression, on a *k* + τ (*ko-t qua-ter*, etc.) = *p* + τ (*f-lou*, *πέντε*). Ce résultat me paraît aussi incontestable que caractéristique.

A la suite du passage rapporté précédemment, M. Berthelot continue ainsi : « Par le titre d'*Aschimensey* on désignait un « personnage d'un rang inférieur à celui de *Mensey*, mais issu de

¹ Il est à remarquer à cette occasion que les noms de nombre berbères sont la plupart apocopés ; on peut donc admettre *lou* au lieu du simple τ.

« famille régnante. Les Sigonès étaient tous gentilshommes : « grands vassaux des Menseys, ils commandaient les gens de « guerre... Enfin, de même que dans les autres îles, les *aschi-* « *caxna* ou les roturiers formaient la masse du peuple. » Ce texte indique une classe intermédiaire, celle des gens armés, dont le nom n'est point donné : c'était probablement ce que quelques historiens ont appelé les *aschihischiquico*, *aschisiquizo*, etc., qu'ils nomment autrement les chevaliers.

Nous voyons dans les noms de trois de ces catégories, *aschi-mensey*, *aschi-hischiquico*, *aschi-caxna*, la présence du dissyllabique *aschi* ; ce doit être un mot particulier, un terme commun. Il signifie en effet *fil*s, *descendant*. Il correspond donc au berbère *Alschis* et me semble pouvoir être très-naturellement rattaché à l'égyptien *shē*, *fil*s en composition, comme ici. Le *k*' du mot berbère tient à la difficulté de prononciation du *shei* égyptien ; le mot guanche établit la liaison. C'est ainsi que le *schin* de l'hébreu *schesch* ou le *sha* du sanscrit *schash* est rendu par *ks* dans le grec *hecs* (*hex*) et dans le latin *secs* (*sex*).

La seconde partie des trois noms doit donc avoir un sens particulier, distinctif : nous avons déjà celui de *Mensey* du premier de ces noms.

Pour le troisième, *caxna*, M. Berthelot nous apprend que c'est *tondu* (*ASCHI-CAANA*, *fil*s de *tondu*). Voici comment il explique cette signification : « Les nobles, dit Viera, se reconnaissaient à « des distinctions particulières... Ils portaient la barbe et les « cheveux longs. Le Faycan ¹, ou le grand prêtre, dont l'autorité

¹ Jackson, qui a porté une attention particulière au langage des Guanches, écrit ce mot *faycayg*, d'après G. Glas ; M. Jay Browne, des Etats-Unis, l'écrit *facay*, d'après des mss. espagnols qu'il a eus à sa disposition (*Hodgs. Notes*, p. 102). Il y aurait peut-être lieu de comparer ce mot *f-acag*, ou *acag* à *acagé* nom du prêtre suprême en Abyssinie dont il va être parlé ; mais il n'y aurait rien d'assez décisif à cet égard pour arrêter le lecteur. M. Berthelot l'explique par l'arabe *fa-quihh*. Quoi qu'il en soit, le féminin de ce titre, *facah-era*, se trouve dans *ser-facahera*, signifiant la prêtresse, selon Galindo, au propre *quæ ad* (*ser*) *sacerdotem*, l'acolyte ou la femme du prêtre. Il me semble en résulter que l'un des modes d'exprimer le féminin des noms était l'addition du *r* suffixe, ce qui serait un nouveau rapport avec l'éthiopien. Peut-être la même forme existait-elle en libyque, car je suis disposé à en voir un exemple dans *mes-ar* du nom de lieu de la géographie ancienne de l'Afrique *mesar filia*. En effet, *filia*, me semble la traduction de *mesar* venant de *mes*, *fil*s, comme les Espagnols ont ajouté la traduction du mot guanche équivalent *guar* dans le nom de femme *guarinfanta*, car *guar* paraît semblablement le féminin de *GUA*,

« balançait celle des princes, avait seul le droit de conférer la
« noblesse et d'armer les chevaliers... Le jour de la cérémonie,
« l'aspirant se présentait devant l'assemblée des Guayres les
« cheveux flottants sur les épaules. Le Faycan disait à haute voix :
« Vous tous qui m'écoutez, je vous conjure au nom d'Akoran de
« déclarer si vous avez vu *Tel*, fils de *Tel*, entrer dans une ber-
« gerie pour traire ou tuer des chèvres ; si vous l'avez vu prépa-
« rer lui-même son repas ; s'il s'est montré déloyal ou insolent
« par paroles ou par actions, surtout envers les femmes ? Lors-
« qu'on répondait négativement, le Faycan faisait approcher le
« récipiendaire et lui coupait la pointe des cheveux un peu au-
« dessus des épaules, l'armait du *magado*¹ ou du javelot de
« guerre. Dès cet instant le jeune guerrier pouvait s'asseoir
« parmi les nobles. Mais si, parmi les assistants, un seul témoin
« prouvait qu'il avait manqué à l'une des conditions exigées par la
« loi, le Faycan lui coupait toute la chevelure, et il rentrait dans
« la classe plébéienne des *aschicaxna* ou des *tondus*. » Or, en
copte, on trouve pour *tondere, radere caput*, le verbe composé
СПЕКВJÒ ; ce terme n'a-t-il pas la plus grande ressemblance avec
caaxna, en tenant compte surtout de la difficulté extrême pour
les étrangers conquérants de rendre exactement la prononcia-
tion des indigènes ?

Hischiquico, dans le nom des *gens armés, des chevaliers*, ne
peut-il pas être rapporté à ΕΥΒΗΜΩΚ, *armati*, de la langue copte ?

A la page 184 de son mémoire, dans une note relative au mot
Α°ΤΙ, qu'il a reconnu être une des nombreuses expressions de la
dignité royale chez les anciens Égyptiens, M. de Rougé rapporte

filis, puisque M. Berthelot dit : « GUAN, *filis de...* » c'est-à-dire *gua n*,
le N étant, comme nous l'avons vu, la marque ou d'un adjectif ou du cas
oblique. On retrouve peut-être *gue* ou *gua* dans le mandingue REGUEN,
TE-GUE-N, *petit-fils*, diminutif au moyen de l'autre forme féminine T
préfixe. Voy. de Slane, *Hist. des Berb.*, III, p. 2.

¹ M. Berthelot dit ailleurs : « Les principales armes des Canariens
« étaient le *magado* ou *magote* et la lance. Il y avait deux sortes de ma-
« gado : le premier était le javelot de guerre ; le second, qu'on trouve
« cité par Varna sous le nom de *moca* ou *mocaz*, avait la forme d'une
« petite massue armée à l'extrémité de deux fortes boules garnies de
« pierres tranchantes. » Le portugais a *machado* pour *hache* ; ce mot
doit avoir été emprunté aux Guanches en même temps, sans doute, que
l'arme. Quoi qu'il en soit, Klaproth, *Principes de l'étude comp. des lan-
gues*, p. 179, le tire du copte *madji*. Cette étymologie s'applique par-
faitement surtout à la seconde espèce de *magado* des Canariens, ou
moca, car, en copte, *madji* signifie *bipennis*, au propre *oreilles*.

une communication de M. d'Abbadie, en ces termes : « Le mot « usité, pour indiquer la souveraineté en Abyssinie se prononce « *Hazë, azë, Hatë, atë, atië*..... Le terme antique et officiel « pour dire *le roi*, est *Hazëgë*, composé par juxta-position, dans, « lequel les Abyssins regardent la finale *gë* comme signifiant *la* « *terre*. Le pouvoir souverain, en Éthiopie, était composé de trois « pouvoirs : HAZEGE, ou *roi de la terre*; ITEGE, ou *reine de la* « *terre* ¹, et ACAGE ou JCAGE, c'est-à-dire *prêtre suprême de la* « *terre*. Le mot *Hazëgë*, par abréviation *atë*, emporte l'idée de « pouvoir suprême, car il y avait en Éthiopie plusieurs *Nigus* « ou rois, mais il n'y a jamais eu qu'un seul *atë*. Le mot *Nigus* « pouvait s'appliquer à de grands fonctionnaires, mais le terme « *atë* est toujours restreint à la personne sacrée du *Nigusa Na-* « *gast*, ou *roi des rois*. » On reconnaît là une étroite analogie avec la constitution politique des Canaries, au temps des Guanches; mais ce que je tiens surtout à faire remarquer, c'est l'existence, chez ce peuple, du même titre *Hazë, azë, Hatë, atë, atië*.

El Macrizi et Ibn-Kaldoun ont aussi indiqué *Hatti* ² comme le titre du souverain chez les Abyssins. Il se transcrivait en grec ζω ou ζωσ, car ζωσκαλης, empereur d'Axum, cité dans le *Perip. mar.*

¹ On lit dans Ritter, I, p. 308 : « Peter Covilham est le premier qui arriva, en 1490, à la cour de l'empereur ou Négus de l'Abyssinie, résidant alors à *Shoa*. Il engagea Iteghé, mère du prince, à envoyer, comme ambassadeur en Portugal, un Arménien nommé Matthæus, pour nouer des relations directes avec ce pays. » Le titre est ici pris pour nom propre; Bruce, en employant le même mot, n'a pas commis la même erreur.

² Trad. de M. de Slane, II, 108.— Cfr. sanscrit ATI, *super*, ATICA, *superior*, *major*? En mandingue, pour *maître, chef*, on dit, outre *Mansa*, *Yatiqui, tiqui*; chez les Fellahs de Sakatou, *Atego*; dans le Bornou, *Schego* ou *Sago*, qui est en même temps le titre royal et le nom de la capitale.

N'est-ce pas à *Atë* ou *atli* que se rapporte le titre royal *Battus*? M. de Slane, *ouvr. cit.*, IV, p. 378, dit : « Les premiers souverains grecs de « la Cyrénaïque portaient le titre de *Battus*, c'est-à-dire *roi*, en langue « libyenne. Encore un mot qui n'existe pas en berbère. » Examinons. Le nominatif singulier masculin a pour marque la syllabe préf. *ou*, OU-GUELLID, *le roi*, OU-RGAZ, *l'homme*; cette syllabe, devant une voyelle, se change assez souvent en *b*; ainsi nous avons vu le guanche BEN, *un*, équivaloir au berbère ordinaire OÜEN. M. de Slane, p. 506, au sujet de la décl. du nom masc. zaouaoua, pose au nom., OU-RGAZ, *l'homme* au gén., OU-OU-RGAZ, et B-OU-rghaz, *de l'homme*. On peut donc voir dans *B-attus* l'équivalent de *Ou-attus*, correspondant à *Ou-ghellid*, et signifiant pareillement *le roi*.

Erythr., comme vivant de 76 à 99 avant notre ère, est le *za Hakale* mentionné dans le *Tareck negusthi*, ou Chronique des rois, ainsi que l'a fort bien remarqué Ritter, I, 308. Mais ce qui, à mon point de vue, importe expressément, c'est que, selon de nombreux passages des divers ouvrages de Th. Bowdich, ce titre se trouvait aussi chez les Ashantis, sous la forme de la transcription européenne *saï, zaï, jaï*. Or ce peuple, que l'auteur anglais, par des considérations très-rationnelles, rattache à des émigrations égypto-éthiopiennes¹, se trouve en rapport bien plus rapproché avec les habitants des îles Canaries; il avait dans ses coutumes, entre autres dans celle relative à l'hérédité du pouvoir, des ressemblances frappantes avec les anciens Guanches².

Chez ceux-ci, c'est dans des qualifications de la Divinité que se rencontre le mot représentant *azë* ou *alë* des Abyssins, *ati* des anciens Egyptiens. Ces qualifications sont;

ASCHAMAN, *Dieu très-haut, suprême.*

ASCHXURAHAN, *Dieu grand.*

ASCHICANAC, *Dieu sublime.*

ASCHGUAYAXIRAXI, *le conservateur du monde.*

ASCHGUARERGENAN, *celui qui soutient tout.*

ATGUAYSCHAFUNATAMAN, *celui qui soutient les cieux.*

On remarque en tête de cinq de ces noms *asch*, en tête de deux *aschguay*, en tête du dernier *atguay*. Il est probable que ces termes communs ont une signification commune, générale, et que le sens spécial de chaque qualification réside dans le reste du nom.

Pour ce sens spécial, nous devons nous guider sur les traductions données par les auteurs espagnols, mais non cependant d'une manière absolue; car M. Berthelot nous avertit qu'ils ne sont point toujours concordants ni constants dans leurs explica-

¹ *Of the orig. of the Ashantee* in Journ. of sc. litt., arts, n. XIX, 1820.

² Bowdich, *Voyage dans le pays des Ashantis*, traduct. franç., p. 329 et 358, s'exprime ainsi sur ce point: « Le trait le plus remarquable de leur législation est l'ordre de succession; le frère est le premier héritier, puis le fils de la sœur; le fils est le premier vassal ou esclave du trône. » Cette règle fondamentale, commune à plusieurs peuples de la grande famille africaine, notamment aux *Bedjas*, dont nous avons déjà parlé, existait aussi chez les Numides, ainsi que l'indique un passage remarquable de Tite-Live, à l'occasion de la mort du père de Massinissa. Toutefois, en fait, elle paraît avoir été très-rarement appliquée. Hornemann, qui en parle aussi, au sujet des Fezzanais, explique comment la possession du pouvoir donnait aux pères le moyen de faire transgresser cette loi en faveur de leurs propres enfants.

tions. Toutefois, dans ASCHAMAN, nous trouvons l'égyptien AMOUN, *élevé, très-haut, sublime*; dans ASCHXURAHAN, XURAHAN est pour KORAN, *grand*, qui est souvent employé pour le nom de la Divinité; dans ASCHGUAYAXIRAXI, XIRAXI ou AXIRAXI est un mot guanche, signifiant *le ciel, l'univers*; ASCHGUARERGENAN est mal traduit. M. Berthelot nous apprend que les Guanches donnaient encore à la Divinité la qualification de *Dieu des hommes*, et il cite comme le mot qui avait cette signification *Eraoranhan* ou *Eraoranzan*; ceci n'est que la seconde partie du nom; nous la retrouvons sous les formes *ergenán*, de ASCHGUARERGENAN. Il est facile d'y reconnaître le berbère *Ergezan*, pluriel de ERGAZ, ERDJEZ, REDJEZ, *Homme*. Enfin, dans ATGUAYSCHAFUNATAMAN, on doit distinguer immédiatement ATAMAN, qui est connu pour avoir signifié, chez les Guanches, *le ciel*; l'idée de *soutenir* n'était-elle pas exprimée par SCHAFU = SCHAFEI, qui, chez les Egyptiens, aurait pu signifier *porter avec force, ou habituellement, constamment*? Le N suffixe *schafu-n*, est la marque du participe présent, dont il a été parlé ci-dessus. Champollion, à la page 346 de sa *Gramm.*, cite les images des dieux soutenant le ciel de leurs mains, et il rend l'idée par *Fai Tpe*.

Asch, aschguay, alquay restent comme représentant certainement une idée commune, applicable à la Divinité; je ne puis m'empêcher d'y voir les équivalents des variantes abyssiniennes AZE, AZEGHE, ATEGE, *roi, souverain, maître suprême*, et l'exception qu'on a dû remarquer dans *aschguayr*, de *Aschguayr-ergezan*, confirme précisément cette opinion. En effet, le *r* qui termine ici le premier complément répond à celui qui se trouve dans *Schegar*, que Sidi-Ahmet ¹ indique comme le titre porté de son temps par le roi des noirs de Tombouctou; c'est probablement l'effet de la prononciation spéciale de la gutturale par les indigènes, car Mungo Parck avertit que le mot équivalent, que nous écrivons *Sego*, et que j'ai déjà cité, se prononce, dans le pays, *Segro*.

Les qualifications générales sont donc :

ASCHAMAN, *roi très-haut*;

ASCHKORAN, *roi grand*;

ASCHGUAYAXIRAXI, *maître de l'univers*;

ASCHGUAYRERGEZAN, *maître des hommes* (Marnas, Belenus) ².

¹ Loss of the Americ. brigh commerce, etc., by Jam. Riley, Lond., 1817, in-4°, p. 368.

² Je crois que *Belenus* est la véritable signification du groupe valant BLNs et précédé du *lamed* préfixe, signe de délicatesse, qui se trouve

ATGUAYSCHAFUNATAMAN, *roi soutenant avec force ou constamment le ciel.*

Enfin je terminerai par un point qui, suivant l'ordre que j'ai adopté, aurait dû être abordé dès le commencement, car il se rapporte à la p. 27 du mémoire de M. de Rougé. Mais la question que je veux soulever, même avec toute la réserve possible, est tellement délicate, que j'avais besoin de préparer les esprits par des exemples moins douteux des affinités du berbère avec l'égyptien. Il s'agit du transport dans le premier de ces idiomes de la particule *ti* ajoutée, dans l'écriture hiéroglyphique, à un thème, pour en indiquer la répétition. M. de Rougé s'exprime ainsi à ce sujet : « Parmi les variantes recueillies par Salvolini, « on trouve que la forme redoublée d'un thème est souvent « notée par un groupe = *ti*, *deux fois.* » Or on rencontre en berbère MEKTI signifiant, comme verbe neutre ou réfléchi, *penser, méditer, réfléchir, songer, se rappeler, se souvenir*, comme substantif, *mémoire, idée, pensée*. Le thème (*mek*) me paraît répondre évidemment au copte MEKMOK, MEKMOUK, MOKMEK, *considérer, méditer, penser*. La différence git dans la présence, en berbère, de la syllabe suffixe *ti* au lieu de la répétition en copte, du thème formant déjà la première syllabe. N'est-ce pas, dans la prononciation, une application de la forme hiéroglyphique, une matérialisation de cette forme qui n'était sans doute primitivement qu'idéale ? Amenée d'abord par le besoin d'économiser un travail difficile sur la pierre dure, mais ce but s'étant probablement à la longue perdu de vue, n'a-t-elle pu, par la marche naturelle de l'esprit humain, être plus tard prise directement à la lettre ? S'il en était ainsi, ce reflet curieux de l'écriture hiéroglyphique apporterait assurément une grande force à ma thèse. Examinons donc.

L'ancien égyptien (cfr. M. de R. *loc. cit.*) possédait deux autres marques du redoublement d'un thème, l'un = τ, l'autre = ττ. Ne sont-ce pas des exemples de cette écriture qu'on trouve dans les verbes coptes *djekt, djektot*, à côté, d'une part, du thème simple *djek, djók* ; d'une autre part, du redoublé *djekdjók*, toutes formes qui signifient *parfaire, finir*, etc. ? Il ne semble

au commencement d'une inscription phénicienne déterrée à Sulcis en Sardaigne, mentionnée par M. de Saulcy dans la *Rev. de philologie*, t. 1, p. 449, et sur laquelle, dans mon *Et. démonstr.*, j'avais traduit d'abord différemment ces quatre lettres. Dès lors *Belenus* signifierait *maître de l'homme, Bel* y équivalant à *Mar de Marnas*, qui avait le même sens à Gaza.

pas en effet que, dans les deux premières variantes, le τ puisse faire allusion à la main (*tot*). Cela est moins possible encore dans **KAT**, *redire, reverti, convertere*, qui se rattache évidemment, ce me semble, à **KA**, *ponere, proficisci, dimittere*, plus le τ itératif du thème impliquant ici rétroversion; et comme ce τ est entré dans la prononciation, il a concouru à former un thème secondaire, lequel lui-même, particularité fort remarquable, a donné naissance à un nouvel itératif par redoublement **ΚΗΕΤΚΗΕΤ**. Voy. *Bull. arch.*, avril 1856, p. 25. C'est probablement ce mode de formation secondaire, doublement intensitif ou itératif, qu'indique le double signe de répétition = ττ.

Le latin *di-stillo* me paraît répondre manifestement au copte **TLTL**, **TELTEL**, *couler goutte à goutte*, **TELTIL**, *goutte*, venant de **TLÊ**, **THLÊ**¹, *goutter*. Ainsi la répétition du thème est ici, comme dans l'exemple berbère, remplacée par l'addition à l'expression simple de ce thème d'une particule valant *deux fois*. La ressemblance, sauf la position indifférente de cette particule avant ou après la racine, est complète; ce qui a eu lieu de l'égyptien au latin n'a-t-il pu s'effectuer pareillement de l'égyptien au libyen ou berbère?

Barthélemy, dans ses *Réflexions sur l'alphabet et la langue dont on se servait autrefois à Palmyre*², cite, pour le grec, un exemple analogue, mais plus remarquable encore; il s'exprime ainsi : « Une inscription grecque, déjà publiée, offrait le mot ΔΙΣΜΑΛΚΟΥ « après le nom de Zabdila. Guillaume Baxter avait soupçonné « qu'il signifiait simplement que Zabdila était fils et petit-fils de « Malcus. Bernard et Smith n'ayant aucune preuve qu'une telle « filiation pût s'exprimer en grec d'une façon si singulière, ont « fait du mot ΔΙΣΜΑΛΚΟΥ un nom d'homme et en ont recherché « l'origine dans la langue arabe. Ils se seraient épargné cette peine « s'ils avaient pu consulter le Palmyrénien, on y lit que Zabdila « était *fils de Malcus, fils de Malcus* (soit en grec *Μαλκου Μαλκου*); « ainsi la conjecture de Baxter se tourne en certitude. »

Ainsi pareillement, si je ne m'abuse, ma supposition que **MEK-TI** peut logiquement (je n'affirme pas, sur un seul exemple, que ce soit en fait), peut, dis-je, valoir **MEK bis**, **MEK deux fois**, **MEKMEK** du copte.

Peut-être, au surplus, le latin, dans les autres fréquentatifs ou intensifs en *...t-o*, *...tit-o*, fournit-il des analogies plus di-

¹ C'est probablement de cette forme aspirée du dialecte memphitique que dérive le *s* ajouté au *t* du verbe latin.

² Voy. *Mém. de l'Acad. des inscript. etc.*; in-12, t. XLV, p. 202.

rectes encore que celle que j'ai invoquée par l'application littérale de deux autres modes d'indiquer le redoublement d'un thème : ne sont-ce point ces signes valant **T** et **TT** que l'on voit dans les deux derniers termes de la progression suivante : **JACI-O** ; **JAC-T-O** pour *jacjacio* ; **JAC-TI-T-O** pour *jactjacto*, comme nous avons vu en copte *djek*, *djekt* et *djek tot*, *ka*, *kat* et *khetkhet* ? Dès lors *mekti*, pour la forme, n'équivaut-il pas à *jacto* ?

Enfin, malgré la crainte de m'aventurer sur un terrain que je sais présenter parfois de si fallacieuses apparences, je ne puis m'empêcher d'invoquer une particularité de la langue ouolofe qui me paraît apporter un trop grand poids dans la question pour que je la néglige. Sans doute, au premier aperçu, la langue ouolofe, parlée dans la Sénégambie, semble notablement différente de la langue berbère ; cependant, en y regardant de près, en faisant surtout abstraction des préfixes euphoniques qui, dans cet idiome comme dans ceux de la même région et dans la plupart de ceux du sud de l'Afrique, sont ajoutés à presque tous les noms, on découvre de remarquables affinités. D'ailleurs, les deux langues, sans être semblables au fond, peuvent avoir puisé à une source commune certains modes d'expression assez caractéristiques pour que cette parenté, même isolée, soit suffisamment reconnaissable. N'en est-il pas ainsi de ce mot *alë*, *atégè* que nous avons vu avec des prononciations diversifiées, si généralement répandues ? D'un autre côté, l'un de ces modes peut s'être enraciné, largement développé dans une langue et être resté dans l'autre à l'état isolé, inerte, rudimentaire, comme l'anatomie comparée nous montre certains organes dans la série animale. Or, dans l'ouolof c'est la règle que l'emploi de la particule *ti* à la fin d'un verbe pour exprimer la répétition de l'action, pour équivaloir, par conséquent, au redoublement du thème qui a aussi souvent lieu. M. le baron Roger, dans ses *Rech. philos. sur la langue ouolofe*, p. 93, énonce ainsi ce fait : « La particule *ti*, qui signifie « encore, étant mise à la suite du verbe, exprime l'idée d'une répétition, d'une chose renouvelée. Elle correspond au *re* que nous plaçons en français devant nos verbes. Exemple : *Dès*, faire, « *Desti*, faire de nouveau, faire encore, refaire ; *sop*, aimer, *sopti*, « aimer de nouveau, aimer encore ; *ièg*, monter, *iègli*, monter « encore, remonter ¹ ».

¹ Dans la plupart des langues, l'idée de mémoire, souvenir, pensée, réflexion est rendue par un mot indiquant répétition, en grec *Μνη-μῆν*, en latin *me-mor*, en égyptien, comme nous l'avons vu, *mok-mek*. Il est donc logique de supposer que cette vue a été suivie aussi dans la for-

Le berbère *Mekti* n'est-il pas un vestige de cette règle, et ne trouvera-t-on pas naturel d'en faire remonter l'origine à la notation hiéroglyphique dont il a été question? Cependant, je le répète, ce n'est qu'une conjecture que j'émets, un objet de recherches ultérieures que je propose. Quoi qu'il en soit de ce point grammatical, le berbère *Mekti* ne me semble pas moins, sous le simple rapport du vocabulaire, se rattacher au copte *Mekmouk*.

En résumé, sur le terrain dans lequel je me suis confiné, sans m'être arrêté à tous les détails que j'aurais pu saisir, je trouve, sous le rapport de la grammaire et sous celui du vocabulaire, les analogies suivantes, en me tenant aux cas les plus frappants :

Berbère.	Egyptien.	Ethiopien.
Λ—, préform. de l'impér.	Id.	»
<i>Af</i> , blanc, clair, pur.	<i>Ouav</i>	»
<i>Agh</i> (Λ en anc. lib. ?) afform. de la 1 ^{re}		
<i>p. s. verb.</i>	<i>A</i>	<i>K</i>
<i>All-en</i> , yeux.	<i>Allou</i> , œil	»
<i>Aman</i> (guanche), élevé.	<i>Amoun</i>	»
<i>Amiat</i> , <i>amelotté</i> , trois.	(Sch) <i>amat</i> , (sch) <i>omti</i>	»
<i>Amelek'ek'</i> , aïne, articulation.	<i>Amaledj</i> , joindre, <i>alodj</i> , cuisse.	v
<i>Ar</i> , prép. signe du dat.	<i>R</i>	»
<i>Ara</i> , préform. du fut.	<i>Aour</i>	»
<i>Aschi</i> , fils.	<i>She</i>	»
<i>Ati</i> , <i>atti</i> , <i>asch</i> , <i>azë</i> , etc., chef supr.	<i>Ati</i>	<i>atë</i> , <i>azë</i> , etc.
<i>Atsa</i> , voici.	<i>Aste</i>	»
<i>Aini</i> , pron. dém.	<i>En</i>	»
<i>Caxna</i> (guanche), tondu.	<i>Chekdojo</i> , raser la tête	»
<i>Da</i> , prêt. d'adj.	<i>Et</i>	<i>za</i> .

mation du mot berbère, et les considérations précédemment exposées autorisent à croire que cet office est rempli par la syllabe *ti*. En ouolof, pour le mot correspondant, on n'a pas eu recours à ce mécanisme; on a adopté le mode équivalent et primitif de la répétition du thème, usage fréquent aussi dans cet idiome, comme je l'ai indiqué, ainsi que dans l'égyptien et le berbère; on dit donc *kem kem*; or, ce mot me semble le vocable égyptien retourné. Avec quelque attention, si je ne m'abuse, il n'est pas difficile de retrouver en ouolof l'origine de plusieurs mots au moyen d'un pareil renversement. La langue égyptienne en offre dans son propre champ des exemples assez nombreux; M. Thilorier a fait ressortir ce fait dans son *Exam. crit. des princip. groupes hiérog.*, et précisément à la p. 78 il cite, comme premier exemple, *KEM*, *mouvoir*, *MOKMEK*, *agiter dans son esprit*; ainsi, ce ne serait pas même l'ouolof qui aurait fait l'inversion; elle aurait existé à la source. En tout état de choses, pour le moins, elle est naturelle.

<i>Ghaz</i> , os.	<i>Kas</i> »
<i>Gher</i> , prép. marq. le dat.	<i>Kher</i> »
<i>Ghiz</i> , <i>zigh</i> , libre, noble, seigneur (nom national).	<i>Ghis</i> , seigneur, maître. <i>Ghiz</i> , libre, noble, seigneur (nom nat.)
<i>Guen</i> , se coucher.	<i>Ghenen</i> , étendre. »
<i>ɿ</i> , suff. de la 1 ^{re} p. s. m. en rég.	Id. Id.
<i>Iâkef</i> , courbé.	<i>Khev</i> »
<i>Ili</i> , être.	<i>Ili</i> »
<i>Ill</i> , fille.	Alou. »
<i>κ</i> , suff. de la 2 ^e p. s. m. en rég.	Id.. . . . Id.
<i>Ktn</i> , toi.	<i>Ntk</i> »
<i>ɿ</i> , préform. de noms et d'adj. ¹	Id.. »
<i>ɿ</i> , caract. de réciprocité.	Id.. »
<i>Magado</i> (guanche), bipenne.	<i>Madji</i> »
<i>Medj</i> , oreilles.	<i>Medji</i> »
<i>Mes</i> , fils.	<i>Mes</i> Id.
<i>Mezough</i> , oreilles.	<i>Meshadjé</i> , id. »
<i>ɿ</i> , prép. marque de cas obl.	Id.. »
<i>ɿ</i> , marque du pluriel dans les noms ²	Id.. »
<i>κ</i> , préform. de la 1 ^{re} p. plur. verb. ³	<i>κ</i> , format. de la même pers. Id.
<i>Nk</i> , moi.	Id.. »
<i>Nough</i> , attaquer, etc.	<i>Nodj</i> , id. »
<i>Ou</i> , act. déf. du nom. sing. masc.	<i>Ou</i> , article indéf. sing. masc ⁴ »
<i>Oua</i> , un.	Id.. »
<i>Ouai</i> , pron. relat.	Id.. »
<i>Ouen</i> , un (quidam).	Id.. »
<i>Oui</i> , porter.	<i>Oua</i> , id.. »
<i>ɿ</i> , marque du fém. dans les noms?	» Id.

¹ Cette lettre forme pareillement certains noms et participes dans les langues sémitiques, mais c'est dans des limites plus restreintes et avec une expression moins définie, car en berbère expressément le *ɿ* a la signification de similitude et l'appellation de *ɿ d'état* lui a été donnée par M. Brosselard dans son Dict. kab., comme elle l'a été plus tard dans l'égyptien par M. de Rougé.

² Cette désinence existe aussi dans les langues sémitiques, mais avec beaucoup moins de généralité qu'en berbère et en égyptien. Le berbère a aussi des pluriels rompus, et, si ce caractère lui est commun avec l'arabe, il ne l'est pas moins avec l'égyptien.

³ Caractère commun avec les langues sémitiques.

⁴ La nuance différentielle d'acceptation n'est pas un obstacle au rapprochement, car c'est souvent le propre de la langue berbère de détourner ainsi plus ou moins le sens primitif des mots qu'elle emprunte à d'autres idiomes ; M. Agoub en a signalé plusieurs exemples par rapport à l'arabe dans les observations qu'il a ajoutées au vocabulaire d'Audjelah publié par Müller à la suite du voyage de Pacho.

<i>Redjaz</i> , homme.	<i>Ret</i> , id. »
<i>Regh</i> , brûler.	<i>Rekh</i> , id. »
s, pron. 5 ^e p. s. en rég.	Id.. »
s, caract. du passage des verbes de l'état neutre au transit.	Id.. »
<i>Schafou</i> (guanche), supporter?	<i>Schafsi</i> , porter avec force ou constance. »
<i>Sen</i> , eux en rég.	Id.. »
<i>Sou</i> , boire.	<i>Só</i> , id. »
r, marque du féminin ¹	Id.. Id.
r, caract. des verbes neutres et réfléchis.	Id.. Id.
ri, partic. suff. indiq. répétit. du thème?	Id.. »
<i>Xazo</i> (guanche), momie.	<i>Kerkôs</i> , id. »
<i>Korkor</i> , botte (chaussure).	<i>Kerkor</i> , enveloppé, vêtu. »
<i>Zaxzer</i> , vanner.	<i>Shôsh</i> , van. »
<i>Zed</i> , aiguiser.	<i>Het, hedj</i> , id. »
<i>Zlag</i> , collier.	<i>Halak</i> , id. »
<i>Zouar</i> , premier, a ^o	<i>Her</i> , id. »

Je laisse aux lecteurs à tirer les conclusions. Je pourrais, si je ne m'en rapportais qu'à ma manière de voir, comparer avec avantage l'ancienne écriture libyque et l'écriture moderne des Berbères connue sous le nom de *Tifnag*, laquelle s'aligne, de même que celle des anciens Egyptiens, ou de droite à gauche, ou de gauche à droite, ou de haut en bas ; je pourrais, dis-je, comparer ces écritures avec celles des inscriptions hiéroglyphiques ou des alphabets démotique et éthiopien ; mais, comme on n'est point d'accord sur la valeur de plusieurs des caractères libyques ou berbères, je juge, pour le moment, plus convenable de m'abstenir ; l'avenir, j'en suis convaincu, amènera ce rapprochement complémentaire. Si je ne me suis point absolument égaré, ce travail, tel qu'il est, doit répandre quelque lumière sur l'essence de la langue berbère, dont la connaissance nous importe incontestablement, et sur la filiation du peuple si ancien, si vivace, si influent qui la parle. Outre ce résultat que je mets en première ligne, il engagera peut-être les égyptologues à rechercher quelquefois dans ces langues si curieuses du vaste continent africain l'appui, le complément de leurs études si actives, si profondes et si fructueuses. J'invoquerai encore, comme gage de cet espoir, deux données qui me sont fournies par le berghamiah, langage d'une région de l'Afrique moyenne.

Plutarque, *de Is. et Os.*, 33, dit que l'Égypte, à raison de la cou-

¹ Caractère commun avec les langues sémitiques.

leur noire de son terrain, était de même que le noir de l'œil, appelée *khémia*. On connaît en effet pour l'œil, ou du moins pour la prunelle, un nom copte tiré de la couleur noire, savoir : *kake*, *keke*; mais il n'y a ici que l'idée énoncée par Plutarque, ce n'est pas le mot. D'un autre côté, dans le langage sacré, l'Égypte est indiquée en effet, d'une part, alphabétiquement par le nom *kémi*, *khémi*, signifiant en propre *noire*; d'une autre part, symboliquement par un œil d'une forme spéciale, mais on n'a point, que je sache, trouvé pour cet œil un nom homophone. Or, en *berghamiah*, *œil* se dit *kham*, *khami*, et ce n'est pas un fait isolé; on retrouve le même mot dans d'autres dialectes sous les variantes orthographiques *ghim*, *schim*, *sim*.

En second lieu, Horapollon, I, 59, fait savoir qu'un nom de serpent chez les Égyptiens était *meisi*. On ne trouve non plus ce mot, je crois, ni dans les textes antiques, ni dans le vocabulaire copte. En *berghamiah*, le nom du serpent est *motshitshi*; *tshitshi* est probablement un thème répété, en sorte que le mot, à la plus simple expression, est *motshi*, dont il est facile de saisir le rapport avec le nom donné par l'auteur des *Hiéroglyphiques*.

D^r A. JUDAS.

Le Gérant : J. ROUVIER.